

Une question ? à la FOI

La chronique
de l'abbé Lafargue

Dieu est-il des nôtres?

Quand j'entends des convives qui, au moment de trinquer, chantent «il est des nô-ô-tres...», je pense à Jésus dans la crèche, à ce prodigieux mystère que nous fêtons cette semaine.

– Rapprocher la crèche d'une table de bistrot... Sacrilège!

– ...Eh bien, pas sûr.

Car Noël, c'est justement Dieu qui se fait l'un des nôtres. Il épouse notre humanité. Un mot qui vient de l'*humus* latin, tout le contraire d'une réalité éthérée flottant entre deux nuages.

– Dieu au bar d'une auberge? C'est gonflé!

– Ah oui? Et Emmaüs alors?

Comme en miroir, à l'autre extrémité de l'Evangile de l'Annonciation, il y a Emmaüs. A l'autre bout de l'histoire de ce Jésus né dans une mangeoire précisément parce qu'il n'y avait pas de place à l'auberge... il y a l'auberge d'Emmaüs où le Ressuscité se fait reconnaître à la fraction du pain (Lc 24,31).

Dieu n'est pas seulement avec nous, ce que suggère le mot «Emmanuel», mais il est l'un de nous. Il est des nôtres.

Quelle que soit l'heure de fermeture de nos tables villageoises ou de quartier, Dieu s'invite dans l'auberge de notre cœur. Va-t-il défoncer la porte en déchirant l'affiche rouge anti-Covid? Il préfère frapper pour qu'on lui ouvre (Ap 3,20). Il nous rejoint sans masque et sans gants. Il se fait l'un des nôtres, l'un de nous. C'est prodigieux. Ne nous habituons jamais à cette immensité du mystère de Noël!

Et au moment de trinquer autour de nos tables familiales, quelle que soit la limite autorisée, invitons-le, ce convive de plus, en chantant «il est des nô-ô-tres»! ■ Vincent Lafargue

Trouver un sens au malheur?

Chercher une explication au malheur: certains le font aujourd'hui avec la pandémie de Covid-19, ne manquant pas d'imagination. Et Dieu dans tout ça? Ce cri résonnait déjà chez Camus et Dostoïevski. Et dans l'Evangile, avec la plainte de Job, passé brusquement de l'opulence à la misère.

La Covid-19 nous interroge sur la souffrance des innocents.
Ici à l'hôpital des enfants à Genève.

«**M**es frères, vous êtes dans le malheur, vous l'avez mérité. Ce malheur n'a pas été voulu par Dieu. Trop longtemps, ce monde a composé avec le mal, trop longtemps, il s'est reposé sur la miséricorde divine. Privés de la lumière de Dieu, nous voici pour longtemps dans les ténèbres de la peste! Oui, l'heure est venue de réfléchir.»

Oran, 19.. Ainsi prêche le Père Paneloux alors que la peste confine la ville. Le prêtre cherche un sens au malheur, puisant dans les Ecritures, l'histoire de l'Eglise, l'imagerie chrétienne. En guise de consolation, il veut apporter «des paroles qui châtient, mais aussi un verbe qui apaise». Son ami le docteur Rieux y résiste.

Au cinquième mois de la peste, Paneloux, avec Rieux, accompagne l'agonie douloureuse d'un enfant. «Ah! ce lui-là, au moins, était innocent, vous le savez bien!», lui dit le docteur. «Peut-être devons-nous aimer ce que nous

ne pouvons pas comprendre», dit le prêtre. Cri de révolte de Rieux: «Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés».

Dans une seconde prédication, le prêtre avoue ses doutes: «L'amour de Dieu est un amour difficile». Face au fléau, il ne faut pas se mettre à genoux et tout abandonner, il faut «seulement commencer de marcher en avant, dans les ténèbres, un peu à l'aveuglette, et essayer de faire du bien. Il faut être celui qui reste». Luttant contre la peste avec Rieux, Paneloux reste jusqu'à la fin, mourant en silence, «mais il ne lâcha plus le crucifix».

LA CRÉATION DÉTOURNÉE

La Peste d'Albert Camus est une grande parabole où des messages se croisent, se brouillent. Il en est de même pour la pandémie qui frappe aujourd'hui le monde. Pour les uns, ce malheur est absurde. D'autres y cherchent